

XYZ. La revue de la nouvelle



Missions impossibles

Patrick Nicol

Numéro 98, été 2009

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/2769ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (imprimé)

1923-0907 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Nicol, P. (2009). Missions impossibles. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (98), 64–69.

Missions impossibles

Patrick Nicol

JE VOUDRAIS être spécialiste de l'art copte. Des tessons et quelques fragments de fresques réveillent en moi cette envie. Et puis j'aime ma langue, comment elle bouge pour prononcer ce mot — « copte » — et le mot lui-même, sa sonorité rare et précise.

« Dilettante » est un beau mot. Il vous met à l'abri de toutes les exigences. On se prétend dilettante et personne ne peut rien vous demander. « J'étudie l'art copte en dilettante. » On vous fiche la paix.

« Velléitaire ». Un autre. Celui-là comme une larve engluée dans votre bouche.

Je n'avais pas pensé à l'art copte depuis cinq ans peut-être, quand, dans un autre musée d'une autre capitale, je m'emmerdais comme aujourd'hui dans la galerie des antiquités. Je me souviens d'un visage un peu rond, un peu plat, auquel j'avais trouvé quelque chose de romain, de byzantin. Une toge noire pendait aux épaules de l'homme maigre. Romain, Byzantin, qu'est-ce que j'en savais ? Étrusque, Celte, je ne distingue rien. Qui avais-je essayé d'impressionner ? J'étais seul, à l'autre bout du monde, perdu dans le quatrième sous-sol d'un bâtiment plusieurs fois centenaire menaçant de m'avaler, de crouler sur moi à force d'ennui et, là encore, je frimais.

Quand on dit « velléitaire », il y a toujours la possibilité que nos deux incisives soient éjectées par la langue et tombent à nos pieds. Petit bruit sur la céramique de la grande salle. Un pas de côté, pour ne pas les écraser.

Il n'est pas encore 11 heures, à peine passé 10. Il faudrait que quelque chose ici m'intéresse, il faudrait que ce soit l'heure du souper, déjà, et qu'elle m'attende, au frais, avec ses invités.

Je pourrais appeler à la maison. Le répondeur dans l'appartement désert, ma voix. En rentrant j'écouterais l'interminable message que j'y aurais laissé, ma voix, et ce serait comme une mission, un mandat qui changerait ma vie.

Paul ? Ici, Tom. Voici ce qu'on attend de vous.

Le Royal Ontario Museum contient aussi une galerie de chinoiseries. Ce sont d'énormes moines, des bonzes, des dieux de bois ou de céramique datant parfois de plus de mille ans, et qui ont été déterrés dans d'antiques monastères perdus en forêt, ou en montagne, peut-être, pour le savoir il faudrait lire les petites affiches. On dirait des figurines du Dollarama, en plus grand, kitsch avec leur moustache, leur sabre, les ornements abusifs de leurs vêtements. On les imagine sur le comptoir d'une épicerie chinoise, une étiquette rouge mal collée sur le front. 50 ¢. Qui dit mieux ?

La salle est déserte. Avec « Copte », je fais « Hop » ; un petit saut. « Dilettante » puis « velléitaire » poussent mes bras à faire dans l'air des gestes ronds. Le mot « kitsch » induit une grimace qui plisse les yeux, produit des bruits de salive. « Qui dit mieux », c'est un salut : les jambes croisées, on penche la tête puis le tronc. Encore : Hop, dilettante, velléitaire — petit pas de côté pour éviter les incisives —, kitsch, qui dit mieux ? Ne pas trop s'agiter. Ne pas arriver au souper trempé de sueur.

— Excusez mon allure : J'ai dansé parmi les bonzes kitsch.

— Kitsch ? Ne me dites pas que vous êtes resté insensible à leur grandeur ? Leur dignité aurait dû vous pénétrer, vous imprégner, vous imbiber jusqu'à ce qu'il n'y ait plus de place pour une mauvaise pensée. Vous auriez dû en être saturé, poisseux d'émoi, silencieux comme l'éponge, le calmar.

— J'avoue : Mon imperméabilité est une forme d'inadéquation, d'incompétence. D'incontinence.

Rien à faire avec moi aujourd'hui.

Je pourrais descendre l'avenue et visiter le Musée de la chaussure. Pourquoi pas ? Comment décider ?

Ma mère a été très malade à Noël. Pendant un certain temps, je pouvais, à toute heure, être appelé, être obligé de monter dans ma voiture pour la rejoindre à l'hôpital où encore une fois une ambulance l'avait amenée. Un seul disque dans l'auto pendant cette période : *La jeune fille et la mort*. À l'été, à propos d'une autre tristesse, j'ai remis le disque et je me suis dit que, décidément, Schubert allait mieux avec l'hiver. Et tout de suite, à peine le mot hiver

entamé dans mon esprit, un autre mot m'est venu : kitsch. J'avais la tristesse kitsch de celui qui se regarde pleurer dans la vitre mouillée de l'auto. Rien à faire avec moi ; je ne serais jamais une personne de qualité.

À peine dehors, je reçois le soleil et l'air chaud de la rue comme des obstacles, des empêchements. Je ne sais plus quoi faire de mon manteau lourd ; ma chemise commence tout de suite à se mouiller. La rue est bondée. Les gens sont beaux, bien habillés, incroyablement appropriés. Ils semblent secs dans leurs vêtements pressés.

On a bien le droit d'aller au Musée de la chaussure, pas de justification à donner.

— Qu'avez-vous fait de votre journée ?

— Je voulais voir les pièces coptes du Musée royal. J'étudie l'art copte, vous savez, en dilettante. Et puis après, pour rien, pour m'amuser, pour exercer ma capacité de mépriser, j'ai visité le Musée Bata...

Voilà peut-être comment irait la conversation du souper. Et bientôt les colloquants se retourneraient vers ma blonde, recommenceraient à m'ignorer.

Le premier étage nous agresse à coups d'histoire de la chaussure canadienne. Beaucoup de mocassins, des sabots de colon, des bottes de pêcheur d'anguilles, des mules rococo importées d'Angleterre et portées aux bals du gouverneur...

Je marche lentement, les bras éloignés du tronc, comme si je portais des pommes sous les aisselles, comme si je voulais faire le dur à cuir, imiter le singe. Je devrais perdre du poids, la sueur et le manque de souffle à tout coup me rendent disgracieux. Ici au moins, j'ai des chances de sécher.

J'aimerais avoir quelque chose d'important à faire. Mais juste le dire, déjà, je n'y crois plus. Je voudrais être amusé, un peu.

Il y a ce mot anglais qui se traduit si mal : « *idle* ». Au début, je comprenais « *idol* », sans bien saisir comment ce mot pouvait s'appliquer à moi. La fille, à bout de mots, semble-t-il, m'insultait ainsi : « Je te trouve *idle*. » Dans un dictionnaire, consulté en cachette, j'ai trouvé une liste de synonymes : inutile, creux, inopérant, bénin, velléitaire... des centaines d'autres. Et je n'ai pas su

lequel en particulier s'appliquait à moi. J'en ai gardé l'image d'un outil désuet qui tourne dans le vide. Peut-être dans une usine abandonnée. C'était bien l'été, cette fois. Et les violons dans l'auto m'ont tapé sur les nerfs. C'était une toute jeune fille, manifestement bilingue.

Deux adolescentes en gougounes marchent derrière moi dans le *Walk of Fame*. L'air froid de la climatisation fait frissonner mes parties trempées. On n'entend que le claquement de leurs sandales et le bruit produit par la mastication de chewing-gums géants. On défile devant les souliers d'Indira Gandhi, les bottillons mauves de John Lennon, je piétine devant les escarpins de Marilyn...

Paul ? Ici, Tom. Retrouvez Briget et ramenez-la. Morte, vivante, habillée ou pas. Dans tous les cas, attachée.

Je pourrais manger chinois.

J'aime les grands bols de soupe aux nouilles, les légumes si verts qu'ils déteignent sur la vaisselle bon marché. J'aime le riz collant qui bouche tous les trous. À Toronto, on peut manger chinois, ce ne serait même pas un exploit, à peine l'exercice d'un droit. En fait, il serait ridicule de ne pas le faire.

Oh... je ne voudrais pas être spécialiste de la gastronomie orientale. Il faudrait échanger des recettes, des adresses, des noms de condiments avec des hommes et des femmes beaucoup trop élégants... Il faudrait se faire photographe vêtu d'un tablier. Et puis mesurer, peser, puis voyager, et parler, parler...

Deux fois sur trois ma voix est enrouée. Je ne le sais jamais d'avance, c'est en sortant qu'elle me fait honte. Je la découvre en même temps que la personne devant moi : une jolie femme, un homme laid, l'enfant d'un voisin... ma voix sort et me déçoit, on me croit enrhumé souvent, surmené...

— C'est l'art copte, vous savez, l'actualité de l'art copte me ronge, un tel tourbillon... c'est Schubert... Chanter Schubert, l'hiver, et la vitre baissée quand on fume dans la voiture parce que sa mère va mourir.

J'ai dépassé une dizaine de restaurants. Il faudrait que les vitrines soient tout à fait transparentes pour que d'emblée on sache ce qui nous attend à l'intérieur, mais elles sont bouchées par des

feuilles décolorées sur lesquelles déteignent des photos de plats indistincts. *Un peu de courage, Paul...* La difficulté ne doit pas être si grande, tant de gens le font. D'autres hommes, des jeunes femmes, à l'aise, insoucians. Ni vulgaires ni méprisables.

Voilà un espace large derrière des vitrines ouvertes qui fait vaguement cafétéria avec ses sièges fixés à de longues tables. Tout le monde ici est Chinois. Ou Coréen. Pas Celte, quand même, ni Étrusque. Une place près du bord de la fenêtre; l'ouverture est si grande, c'est comme si j'étais assis dehors, et le coude appuyé sur le rebord permet à l'air de circuler sous les manches de ma chemise. Voilà, c'est bien. Personne devant ni à côté de moi. Le menu est un peu sale; bien sûr, je n'y comprends rien.

Une voix, qui ne serait pas tout à fait la mienne, dans la maison abandonnée.

Paul? Ici, Tom. Voici ce que vous ferez.

Le divan, le plancher de bois franc, le téléphone sur son petit meuble, l'air au-dessus mais aussi autour... Pas de vibration, de paroles, pas de bruits de pas ou de vêtements qui bruissent... Tout ce vide — et la pensée même de ce vide —... il n'y a rien à en tirer. J'espère vraiment trouver un message en rentrant.

Il devrait être interdit de faire trois cents propositions sur un menu. Je pourrais me contenter de montrer du doigt. Ce plat, là, celui que mange le Chinois rond. Celui-ci, que les amoureux se partagent en riant. Je n'oserai jamais. Incapable de me décider.

La peine de l'été s'étire donc jusqu'ici, malgré la distance, le temps aussi, malgré le mépris. La conversation du souper pourrait aussi bien se dérouler ainsi :

— Et vous, que faites-vous ?

— Je me fais détester par des gens que je méprise.

À ce moment, elle glisserait sa main dans la mienne, sous la table, parlerait à ma place :

— Ces jours-ci, son département connaît de sérieuses réorganisations.

— Ah bon...

Elle pourrait tapoter l'envers de ma main et chacun retournerait à la discussion brièvement interrompue.

I want the Tonkin soup. Je peux dire ça. *I want the Tonkin soup, please.* Pourquoi le serveur ne vient-il pas ?

Tom, pouvez-vous faire quelque chose ?

Un peu de cran, Paul ! Vous butez sur des niaiseries.

C'est bien ce que la fille m'avait dit. Plus simplement : « Votre job à vous, c'est les niaiseries. » Et personne autour, dans la grande salle commune, n'avait voulu la reprendre.

Je ne lève pas le bras, mais me tortille sur ma chaise, étire le cou. La salle se vide, les derniers clients sont réunis autour de la caisse enregistreuse. Ils rient avec les employés qui s'essuient les mains sur leur tablier jaune. Bientôt, sans doute, on arrêtera la musique. Pour partir il faudra passer là, devant eux qui discutent dans une langue qu'on ne comprend pas.

Il y a une autre sortie, derrière, entre la cuisine et les toilettes.

Même pas deux heures. À l'hôtel, je ferai sécher ma chemise en cherchant des façons d'éviter les questions qu'on me posera pendant le souper.